

Gabriel Abrantes & Daniel Schmidt, *Diamantino*

Fernando Curopos

Sorbonne Université – CRIMIC EA 2561

Référence : Gabriel ABRANTES et Daniel SCHMIDT, *Diamantino*, 2019.

L'année 2019 aura été fertile pour les amoureux gays du ballon rond : le très sérieux *Mario*, du réalisateur suisse Marcel Gisler, dénonçant l'homophobie inhérente au milieu du football, un quasi sport martial soutenu par des hordes de fans prêts à en découdre avec les supporters de l'équipe adverse, assez souvent qualifiés de pédés ou d'enculés, malgré les admonestations des dirigeants sportifs et le règlement de l'UEFA¹, et le très *high camp* *Diamantino*, du réalisateur portugais Gabriel Abrantes (1984-) et de son acolyte américain Daniel Schmidt (1984-).

Les spectateurs auront tôt fait de reconnaître dans le héros du film un avatar *queer* de l'icône footballistique du moment : Cristiano Ronaldo, star planétaire quintuple ballon d'or, plus connu sous le nom de CR7. Les points de ressemblance physique de l'acteur (Carloto Cotta) avec le joueur sont d'ailleurs impressionnants : même silhouette agile et élancée aux muscles dessinés, même corps glabre, mêmes cheveux gominés, même accent (celui de Madère, où est né CR7), quelques similitudes au niveau de la biographie. Ici, un père aimant et aimé, coach sportif, là une mère poule devenue l'idole des ménagères portugaises de plus de cinquante ans ; dans la fiction, des sœurs de sang machiavéliques prêtes à vendre leur frère à des néo-fascistes, dans la réalité, deux sœurs jet-setteuses et un frère ex-alcoolique aujourd'hui directeur du musée CR7 à Funchal.

1. Le vendredi 16 août 2019, le match entre l'AS Nancy Lorraine et le Mans FC était interrompu par l'arbitre suite à des chants homophobes dans les tribunes. Une première en France.

Bien que le Portugal ne soit plus sous le joug de Salazar et de sa trilogie *Fado*, *Fatima*, *Football*, certains atavismes y ont la vie dure, pour le plus grand profit de la FIFA, des sponsors locaux et surtout transnationaux. Gabriel Abrantes, habitué à déconstruire l'imaginaire de la nation nous le rappelle, d'où les publicités fascistes auxquelles participe le très naïf Diamantino, filmé au pied du château d'Almourol habillé en troubadour guerrier, à mi chemin entre l'imagerie associée au poète Camões, le chancre de la Nation, et D. Afonso Henriques, son fondateur. Le tout sous la houlette du néo-fasciste nationaliste Helena Guerra (Filipe Vargas), avec la Ministre Ferro (Joana Barrios) en grand manitou. Le nom est choisi à escient, António Ferro ayant été l'idéologue de la politique culturelle et éducative de l'État Nouveau à ses débuts. Dans une Europe en proie à la montée du fascisme et à ses démons d'avant guerre, toute similitude avec des faits réels n'est évidemment pas une pure et simple coïncidence. Le « discours publicitaire » mis en scène par les réalisateurs évoque avant tout la haine de l'Autre, des réfugiés que Diamantino ému voit, depuis son yacht, débarquer hagards et affamés sur une plage de sable fin. La réalité est bien plus cruelle.

La comédie loufoque se veut parodie de film policier mâtinée de satire politico-économique où l'on reconnaîtra en filigrane les frasques de la très riche idole. Les deux cruelles jumelles n'aiment leur frère que pour son argent et elles le dépouillent à son insu sans aucun état d'âme. D'ailleurs, la mort de leur père ne leur soutirera que des larmes de crocodiles, bien heureuses qu'elles sont de pouvoir enfin superviser seules la carrière du cadet et de gérer ses juteux contrats. L'argent gagné à la sueur de ses jambes et grâce à sa renommée est aussitôt transféré, via un ingénieux système informatique crypté, sur des comptes hébergés dans des paradis fiscaux. Vers d'autres rivages donc, havres de paix pour les grosses fortunes, et où l'on voit moins de noyés et de canots de fortune qu'en Méditerranée. Si le footballeur le mieux payé du monde, sans compter les produits dérivés et les recettes publicitaires, a lui aussi été impliqué dans le scandale des « Panama papers », il a vite été rattrapé par le fisc espagnol. Dans la fiction, l'avatar de l'idole est innocent, dans tous les sens du terme, ce que prouvera l'agent des services secrets portugais qui s'introduit dans le palais baroque du joueur pour y mener sa dangereuse enquête, sous l'œil inquisiteur des deux sœurs, dont le patronyme, Matamouros, n'augure rien de bon. Aïcha, l'agent secret, se fait passer pour un jeune réfugié mozambicain, un orphelin noir, comme ceux que le footballeur a entraperçus avec étonnement lors de ses vacances sur la côte.

Son match de coupe du monde perdu et encore sous le coup de la mort de son père, l'icône vacille, poussé en cela par Gisèle, une journaliste de télé un brin *trash* (Manuela Moura Guedes, adulée par les gays portugais pour son goût pour la chirurgie esthétique). L'homme pleure, renoue avec des émotions refoulées, se voit à son tour père, mais sur un modèle moins normé. Célibataire sans sexualité apparente malgré les atouts visibles sous les slips dont il fait la publicité, il se découvre une veine humanitaire. Il décide alors d'adopter un réfugié qu'il comble d'affection, de cadeaux et nourrit au Nutella. Diamantino déborde d'un amour tellement altruiste et pur, que l'agent secret chargée de l'enquête, pourtant lesbienne, en couple avec une collègue de travail, s'éprend de lui. Mais il est vrai que, sous le coup des manipulations génétiques auxquelles le joueur est soumis par le Docteur Lamborghini, il se féminise peu à peu. Que leur frère devienne un cobaye humain, cela importe peu aux deux sœurs cruelles tant que l'argent afflue sur leurs comptes *off-shore*. Si les pectoraux et le corps sculptural de Diamantino relevaient de l'idéal grec, ses seins rivalisent désormais avec ceux de la Vénus de Milo. Ils ajoutent une touche *queer* au charme du

héros, auquel Aïcha n'est plus du tout indifférente. Sauvé par les services secrets portugais qui n'ont visiblement rien à envier au MI16 britannique, Diamantino et Aïcha finiront par s'ébrouer tous les deux sur la plage, en un véritable *happy ending* queer.